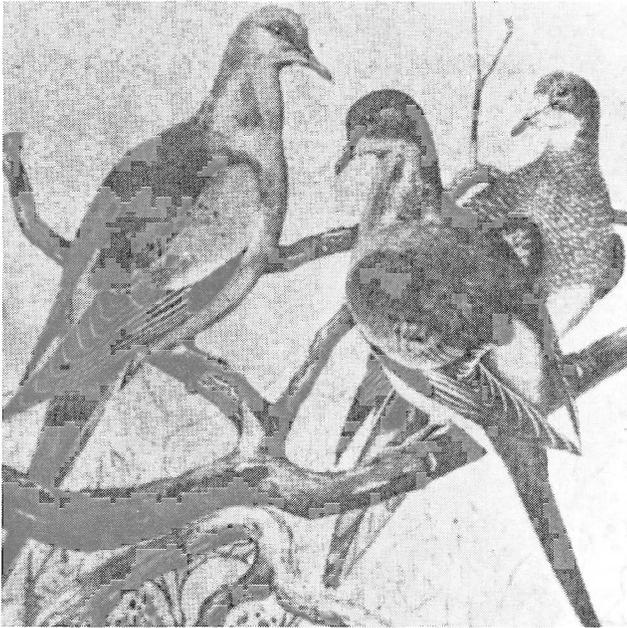


Nos tourtes d'autrefois



Si ce n'était de la **tourtière**, ce pâté de viande ainsi nommé en mémoire d'un mets que l'on faisait autrefois avec la chair des pigeons connus sous le nom de tourtes, il n'y aurait probablement rien dans la vie courante de notre temps pour rappeler le souvenir de ces oiseaux qui ont surabondé jadis dans nos parages et qui sont entièrement disparus depuis environ cent ans. Mais la **tourtière** que nous dégustons au Québec, surtout à l'époque des fêtes, étant faite généralement de viande de porc, n'a rien par elle-même qui puisse nous renseigner sur la nature et le caractère des tourtes. Il n'est donc pas étonnant que ces oiseaux soient si peu connus de nos jours et que, pour bien des gens, ils fassent même partie de la légende.

Il existe pourtant des sources authentiques de renseignements sur les tourtes: ce sont des écrits qui signalent leur présence dans un lieu donné et qui traitent de leurs moeurs, ainsi que des études se rapportant aux particularités de leur espèce. Car ces oiseaux n'ont pu être les hôtes saisonniers de nos bois et de nos champs pendant deux siècles et demi, sans s'imposer à la curiosité des historiens et des chercheurs, en particulier des ornithologistes, ni sans devenir l'objet d'une commune observation dans le peuple. C'est un fait qu'ils ont souverainement attiré l'attention, tant par le phénomène de leur nombre que par leur importance comme ressource alimentaire. On pourrait s'attendre à voir de ces oiseaux dans plusieurs de nos musées, mais il se trouve, paraît-il, que deux seuls

spécimens sont conservés dans tout le pays: ils sont au musée du Séminaire de Sherbrooke.

Cent ans après la disparition des tourtes, il n'y a donc que ces données historiques, scientifiques et concrètes qui peuvent les faire connaître. Celles-ci remontent pour ainsi dire aux premiers temps de la colonisation canadienne-française. Il en est question, par exemple, dès 1663, dans le petit ouvrage de Pierre Boucher, intitulé: **Histoire Véroitable et Naturelle des Moeurs et Productions du pays de la Nouvelle-France**. On y lit en effet:

"Il a d'une autre sorte d'Oyseaux, qui se nomment Tourtes ou Tourterelles, (comme vous voudrez): elles sont presque grosses comme des pigeons, et d'un plumage cendré; les masles ont la gorge rouge, et sont d'un excellent goust. Il y en a des quantitez prodigieuses, l'on en tue des quarante et quarante-cinq d'un coup de fusil; ce n'est pas que cela se fasse d'ordinaire; mais pour en tuer huit, dix ou douze, cela est commun; elles viennent d'ordinaire au mois de May, et s'en retournent au mois de Septembre; il s'en trouve universellement par tout ce pays-ci. Les Iroquois les prennent à la passée avec des rets; ils en prennent quelquesfois des trois et quatre cens d'un coup." (Edition 1882, pp. 76 et 77)



En 1687, c'est un aventurier français, le baron de La Hontan, qui en parle dans la relation de ses **Nouveaux Voyages dans l'Amérique Septentrionale**. Dans sa onzième lettre, il raconte :

"Nous nous lassâmes au bout de quinze jours de ne manger que des oiseaux de Rivière, nous voulûmes faire la guerre aux Tourterelles, dont le nombre est si grand en Canada, que Mr l'Evêque a été obligé de les excommunier plus d'une fois, par le dommage qu'elles faisoient aux biens de la terre. Nous nous embarquâmes pour aller à l'entrée d'une prairie où les arbres des environs étoient plus couverts de ces Oiseaux que de feuilles; car comme c'étoit justement le temps que ces Oiseaux se retirent des païs Septentrionaux pour aller vers le Midi, il sembloit que ceux de toute la terre avoient choisi leur passage en ce lieu-là. Je crois que mille hommes auroient pû s'en rassasier sans peine durant dix-huit ou vingt jours que nous y séjournâmes." (Tome premier, p. 79)

Dans son ouvrage: **Avantures ou Voyage curieux et nouveau parmi les Sauvages de l'Amérique Septentrionale, 1738**, l'historien Charles Le Beau dit à peu près la même chose que le précédent :

"Le nombre de Tourtres ou espèce de Tourterelles, qui viennent dans ce Païs pendant l'Eté, est si monstrueux, que lorsqu'elles se jettent sur des terres ensemencées, elles n'y laissent aucuns grains; desorte que l'Evêque du Canada s'est vu contraint, en de certains tems, de faire faire des Prières publiques à cette occasion & d'exorciser ces animaux qui n'y portent présentement pas de dommage, parceque les Habitans qui commencent à s'y peupler sont ravis de les y voir & se font un plaisir de les tuer. J'en ai abbatu moi-même jusqu'à 44 d'un seul coup de fusil. Les Canadiens mettent des perches en pente vis à vis de leurs portes, où ces Oiseaux se perchent, ils les prennent tout de file & en peuvent tuer plus que je ne viens de dire d'un seul coup, sans sortir même de leurs maisons." (Tome 1, pp. 93 et 94).

De semblables témoignages sur les tourtes se trouvent encore dans bien d'autres récits de voyages à travers le continent. Qu'il suffise, par exemple, de mentionner :

- 1- **Voyages dans l'Amérique du Nord**, par Pierre Kalm, naturaliste suédois;
- 2- **Etat présent du Canada**, par le sieur Nicolas-Gaspard Boucault;
- 3- **Voyage au Canada, dans le Nord de l'Amérique Septentrionale**, par J.C.B., que l'abbé H.R. Casgrain croit être M. Bonnefons;
- 4- **Cinq années de Séjour au Canada**, par Edward Allen Talbot;

5- **Journal d'un Voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique Septentrionale**, dont l'auteur n'est pas nommé. Chacune de ces publications fait état surtout de l'étonnante multiplicité de ces oiseaux pendant l'été, ainsi que de la facilité d'en faire la chasse. Il faut dire cependant que ce n'est qu'occasionnellement et plutôt superficiellement qu'on y aborde la description et le comportement de leur espèce.

Pour vraiment se renseigner sur les tourtes, il est bien évident qu'il faut plutôt avoir recours aux ouvrages des grands naturalistes de leur temps. Ceux-ci ont été nombreux à s'intéresser à ces volatiles et à leur consacrer au moins quelques pages dans l'ornithologie de l'époque. Nous avons, par exemple, de Vieillot: **Histoire naturelle des Oiseaux de l'Amérique Septentrionale [1807]**; d'Alexander Wilson: **American Ornithology (1814)**, ouvrage continué un peu plus tard (1824-1833) par Charles-Lucien Bonaparte. Nous avons surtout du très célèbre Jean-Jacques Audubon: **The Birds of America et Ornithological Biography**. Remplis des descriptions les plus vivantes et des peintures les plus fidèles, ces derniers ouvrages sont ceux qui nous ont le mieux appris à connaître les tourtes. Ils ont servi d'inspiration et de guide à la plupart de nos ornithologues contemporains, à James McPherson LeMoine, par exemple, pour **Ornithologie du Canada**, en 1861, et à C.-E. Dionne pour **Les Oiseaux du Canada**, en 1883, et **Les Oiseaux de la Province de Québec**, en 1906.

En puisant à ces sources différentes, il devient donc possible de décrire les tourtes et de les faire revivre dans notre imagination. Nous y apprenons d'abord que ces oiseaux étaient une variété de pigeons, appelés pigeons voyageurs, **passenger pigeons** pour les Anglais. Etant de la famille des colombidés, ils avaient la tête petite, le cou assez long et les ailes ainsi que la queue allongées et pointues. Les plus gros pouvaient avoir jusqu'à seize pouces et un quart de long et une envergure de vingt-cinq pouces. Le bleu grisâtre de leur tête dominait sur leur plumage, mais ils avaient le dos teinté de gris olive, les ailes tachetées de noir et les côtés du cou nuancés de vert, de pourpre et d'écarlate. Le roux pourpre de leur gorge et de leur poitrine devenait presque blanc à l'abdomen. Enfin ils avaient le bec noir et l'iris rouge orangé. Les femelles étaient un peu plus petites que les mâles et leurs couleurs avaient moins d'éclat.

Ces oiseaux, qui venaient passer les plus beaux mois de l'année dans nos régions, soit de mai à septembre, se réfugiaient dans les bois de haute futaie pour construire leurs nids. C'est là qu'ils revenaient toujours comme à un dortoir, pour la nuit, quelle que fût la distance parcourue durant le jour pour trouver leur nourriture. Ils se nourrissaient généralement des graines de l'érable, de l'orme, du chêne et du hêtre, ainsi que de certains petits fruits, comme les poires sauvages et les merises; mais ils s'abattaient

aussi sur les terres cultivées pour dévaster surtout des champs de blé et de sarrasin. Doués d'une vue pénétrante, ils savaient découvrir, du haut des airs, les bons endroits où ils pouvaient se rassasier. Quant aux dommages que ces déprédateurs causaient aux récoltes, ils étaient ordinairement proportionnés à leur grand nombre.

En effet, les tourtes étaient en nombre incalculable. La quantité extraordinaire des individus qui composaient leurs bandes ou leurs troupes et celle non moins prodigieuse de leurs troupes elles-mêmes, voilà ce qui paraît avoir étonné le plus dans leur histoire. Au dire de P.A. Taverner, l'auteur de **Les Oiseaux de l'Est du Canada**, leur nombre constituait jadis l'une des merveilles de l'Amérique. Cet auteur ajoutait: "Si les descriptions de leur nombre n'étaient pas accompagnées de témoignages détaillés, rapportés par des personnes absolument dignes de foi, elles sembleraient purement fantaisistes." (p. 124) Audubon lui-même, qui les a observées à loisir dans le Kentucky, alors que des troupes étaient en migration vers le sud, dit qu'il hésite à raconter ce qu'il a vu, tant il le trouve phénoménal. Il parle de centaines de troupes qu'il a vues passer, un jour, lesquelles pouvaient renfermer chacune au delà d'un milliard d'oiseaux. Il basait ce chiffre sur la densité du groupement et non sur une simple conjecture. Le grand naturaliste fait remarquer que le passage de ces oiseaux obscurcissait le ciel en plein midi, que leur fiente, semblable aux flocons d'une neige fondante, tombait sur le sol et que le bourdonnement continu de leurs ailes l'étourdissait et le portait à dormir.

Chaque migration de tourtes, en mai et en septembre, durait de deux à trois semaines. C'était à ces occasions qu'il s'en tuait le plus, car les paysans avaient appris à choisir un bon affût pour les attraper au passage. Ils les tuaient avec des fusils ou des flèches, et le plus souvent, il leur suffisait d'être armés de perches, de planches ou de gourdins. Il se tuait aussi beaucoup de tourtes dans les mois de juillet et d'août, alors qu'elles sortaient du bois pour ravager les cultures. C'était encore à coups de fusil ou avec des attrapes, surtout avec des rets. Enfin des chasseurs allaient même les surprendre dans leurs retranchements, au coeur de la forêt où elles se nichaient. Là encore il s'en faisait parfois un grand carnage, surtout à la tombée de la nuit, lorsqu'elles rentraient de leur randonnée diurne. Comme les tourtes étaient plutôt maigres au début de la saison, des personnes en capturaient quelquefois aussi pour les engraisser. Il suffisait alors de les nourrir au blé pendant une quinzaine de jours pour les rendre comme pelotons de graisse et obtenir que leur chair devienne aussi blanche que celle des poulets.

Quant à ces tourtes qu'on abattait et qu'on prenait en si grand nombre, elles étaient sans

contredit un apport précieux pour l'alimentation. On les mangeait en ragoût ou bien on en faisait le pâté qui a pris le nom de **tourtière**. Dans les familles, il était généralement d'usage de saler et de mettre en barils les poitrines de ces oiseaux et de réserver les autres parties pour la consommation immédiate. Certains voyageurs rapportent que dans les grandes tueries en forêt, quantité de tourtes servaient même à l'engraissement des porcs. Inutile de dire que les oiseaux de proie et les carnassiers avaient beau aussi s'en gaver. Il en allait beaucoup sur les marchés. Audubon nous dit encore qu'en 1805, il a vu des voiliers ayant une cargaison complète de tourtes, venir les décharger sur les quais de New-York où elles se vendaient un sou la pièce, et qu'en mars 1830, elles étaient si abondantes sur les marchés de cette ville, qu'on en rencontrait partout.

En ce temps-là, on a pu croire que les tourtes, malgré le massacre qu'on en faisait, étaient une manne inépuisable. Mais vers 1850, on s'aperçut déjà qu'elles diminuaient d'une année à l'autre. J.M. LeMoine en fait lui-même la constatation dans son ouvrage, en 1861. Un peu plus tard, en 1872, c'est l'abbé Léon Provancher qui en parle dans **Le Naturaliste Canadien**: "Les tourtes, dit-il, bien qu'elles ne puissent être dites rares aujourd'hui, à Québec, sont cependant beaucoup moins communes qu'elles ne l'étaient il y a une trentaine d'années. On ne les voit guère plus opérer leurs migrations par bandes immenses et s'offrir au chasseur en telle quantité, qu'il ne savait souvent comment disposer d'une pareille abondance. Les chasses à l'affût et au filet ne sont presque plus connues à présent. Nos défrichements leur auraient-ils enlevé cette fraîcheur qu'elles venaient chercher autrefois dans nos forêts? On serait tenté de le croire." (Vol. IV, p. 324). Les tourtes se montrèrent encore, paraît-il, en bandes assez nombreuses dans plusieurs de nos paroisses, jusqu'en 1875. Mais ce fut la fin des migrations massives: par la suite et pour quatre ou cinq ans environ, elles n'ont été vues que par petits troupeaux ou par couples isolés. En 1880, on parlait déjà de leur complète disparition, triste phénomène qu'on attribua alors à une maladie à laquelle elles n'avaient pu résister.

Cette disparition si subite des tourtes n'a pas été sans alarmer les autorités gouvernementales de l'époque, surtout les personnes intéressées à la conservation de la faune. Dans l'espoir qu'on pourrait au moins assurer la survie de l'espèce, on a offert alors une forte récompense à quiconque en signalerait un couple reproducteur. Ce fut cependant peine perdue, même si le bruit a couru quelque temps qu'il s'en trouvait encore plusieurs individus aux Etats-Unis, principalement dans le Minnesota. Une rumeur veut que la dernière des tourtes se soit éteinte en 1914, dans le jardin zoologique de Cincinnati.

Léo Bérubé, ptre.